

## **Avant-propos de Gérard Bloch à *Bolchevisme et stalinisme* de Léon Trotsky**

*« Car le plus haut bonheur humain n'est pas dans l'exploitation du présent, mais dans la préparation de l'avenir. » Trotsky*

Le 20 août 1940, vers 17h30, dans une villa de la banlieue de Mexico, l'assassin dépêché par Staline, fendait d'un coup de piolet asséné par derrière, le crâne d'un homme de 60 ans qui était devenu, suivant l'expression d'un contemporain, « la conscience marxiste de l'humanité ». L'acier s'était enfoncé de 7 centimètres dans le cerveau, Léon Trotsky devait succomber après vingt-sept heures d'agonie. Ses dernières paroles furent pour affirmer en foi en la cause à laquelle il avait consacré sa vie : *« Je suis sûr de la victoire de la Quatrième Internationale. Allez de l'avant. »*

La réaction triomphait alors dans le monde entier. Staline, ayant achevé l'extermination des compagnons de Lénine, de toute la génération révolutionnaire qui avait fait Octobre 1917, puis de centaines de millions d'ouvriers et techniciens russes, semblait avoir consolidé sa dictature. Hitler dominait l'Europe. L'Humanité s'enfonçait dans les ténèbres de la deuxième guerre mondiale. Les dirigeants du Comintern, fidèles au pacte germano-russe, chantaient alors les louanges de la guerre des « pays prolétaires » contre la « ploutocratie occidentale », cependant que ceux de la social-démocratie, solidaires des impérialismes alliés, prêchaient la « guerre des démocraties ». La pensée prolétarienne révolutionnaire, que Trotsky avait incarné au suprême degré, ne survivait plus que parmi de petits groupes isolés.

S'il était alors « minuit dans le siècle », aujourd'hui, dix-sept ans plus tard, l'aurore commence à poindre. Il est vrai qu'avec l'appui de Staline, la bourgeoisie est parvenue, tant bien que mal, à replâtrer son régime délabré en Europe occidentale. Mais la vague révolutionnaire déclenchée par la deuxième guerre mondiale a puissamment déferlé sur l'Asie, puis sur l'Afrique. Elle revient aujourd'hui battre les rivages de l'Europe, sans épargner les pays contrôlés par le Kremlin, ni l'URSS, elle-même. À peine le cadavre de Staline était-il refroidi que ses héritiers, ses « fidèles compagnons d'arme » dénonçaient les « erreurs », puis les crimes du « chef génial » — sûr de satisfaire sur ce point, au moins, les sentiments des masses russes.

Une limite précise, définie par leurs intérêts de caste privilégiée, bornait pourtant, à l'avance, la « révision » du stalinisme par les héritiers de Staline. Leur solidarité politique fondamentale avec le chef de la bureaucratie, dans sa lutte passée pour le pouvoir contre l'opposition prolétarienne, continuateur du bolchevisme — cette solidarité ne pouvait être mise en cause — et Khrouchtchev s'empressa, à la première occasion, de la réaffirmer. Dans la lutte contre le trotskysme, contre le programme de la destruction du régime bureaucratique par les masses travailleuses insurgées, le programme de la démocratie socialiste des conseils, la doctrine même qui triompha en Octobre 1917, Khrouchtchev est le « meilleur stalinien ». Ses tanks l'ont démontré à Budapest.

Les mêmes causes qui valent à l'œuvre de Léon Trotsky l'hostilité mortelle de tous les régimes d'oppression font que, de plus en plus, les opprimés se tournent vers elle. Le stalinisme laisse derrière lui d'effroyables décombres idéologiques. Les notions les plus

élémentaires : parti, démocratie, pouvoir ouvrier, socialisme, conscience de classe, point de vue de classe... sont souillées, obscurcies par le souvenir d'un passé effroyable, et l'usage que continuent à en faire les bureaucraties totalitaires. Elles apparaissent équivoques, ambiguës, trompeuses. Les jeunes, à la recherche de certitudes, les militants ouvriers qui se détachent du stalinisme, tous ceux qui entreprennent aujourd'hui, et d'abord dans leur tête, la reconstruction du mouvement révolutionnaire, éprouvent le besoin d'un retour aux sources. Il leur faut des notions claires, solides, inébranlables, rationnellement et moralement inattaquables. Ils se tournent, par un mouvement naturel, vers l'oeuvre de Marx, de Lénine, vers celle de Trotsky, qui les a prolongées jusqu'aux problèmes les plus brûlants de notre temps.

Cette oeuvre, Staline n'a pu l'anéantir, ni sous le pic de l'assassin, ni sous les tonnes de papier imprimé d'insultes et de mensonges rituels des écrivains à gage.

Dix-sept ans après la mort du fondateur de la Quatrième Internationale, le nom de Staline est omis, en URSS même, de toutes les publications officielles ; et la jeunesse qui veut comprendre pour pouvoir combattre se tourne invinciblement vers la pensée de sa plus grande victime.

Cette oeuvre frappe d'abord par son immensité. Dans « Bolchevisme et Stalinisme », Trotsky parle des 27 tomes des « oeuvres » de Lénine ; auxquels il faudrait ajouter un nombre à peu près égal de volumes de correspondance, notes, etc., encore inédits. Les oeuvres complètes de Trotsky — livres, brochures, articles, notes, correspondance — en rempliraient trois fois davantage.

Ce qui frappe ensuite, c'est sa diversité. Art militaire, critique littéraire, pamphlets, politique, économie, sociologie, histoire, philosophie, etc... il a exploré à un moment ou à un autre chacun de ces domaines, toujours avec maîtrise. Ses oeuvres militaires du temps de la guerre civile ont fait époque, ses portraits de Tolstoï, de Jaurès, pour ne citer que ceux-là, constituent des modèles inégalés de l'application de la méthode marxiste à l'étude d'une grande personnalité, son livre « Littérature et Révolution » (1) marque le sommet de la fameuse discussion des années 20 sur la « culture prolétarienne », la culture socialiste, et les rapports entre l'art et la révolution. Ceux qui l'ont entendu attestent qu'il fut le plus grand orateur de son temps. Ses pamphlets, qui faisaient l'admiration de G.B. Shaw, ont conservé toute leur fraîcheur. Sa fameuse histoire de la révolution russe fait de lui le plus grand des historiens marxistes. La révolution, c'est l'irruption directe des masses sur la scène de l'histoire. Et c'est cet événement prodigieux qu'il nous expose, et qu'il nous explique dans ce livre d'une profondeur inégalable et d'une lecture passionnante.

Son article sur le « marxisme et la psychanalyse » est certainement, encore aujourd'hui, ce qui a été écrit de plus sérieux sur ce sujet rebattu, mais qui n'en est que plus difficile. Sa biographie de Lénine, hélas, inachevée son discours à l'Institut Mendeleïev sur le rôle du savant dans la société — le récit de son évasion de Sibérie en 1906 — autant de chefs-d'oeuvre. Aucun texte, de lui, même les plus épisodiques, ne laisse indifférent. Tous sont des incitations à la pensée, à la recherche, au combat.

---

(1) Ce livre est encore malheureusement inédit en français. Sa publication aurait (peut-être !) épargné d'innombrables sottises sur « l'engagement » des intellectuels. « *Être fidèle à son moi intérieur* » telle était pour Trotsky, la seule revendication que puisse adresser le révolutionnaire à l'artiste.

Autant, sinon plus, qu'aucun de ses pairs — Marx, Engels, Lénine, Rosa — il eut pu reprendre à son compte la parole de l'ancien : « Rien d'humain ne m'est étranger ».

Et pourtant, dans cette œuvre multiple, ce qui frappe, plus encore que son immensité, plus encore que sa diversité, c'est son unité ; l'unité, l'ordonnance rigoureuse en fonction d'un seul objectif, non seulement de l'œuvre, mais de toute la vie. Critique littéraire, pamphlétaire, historien, écrivain politique, chef de l'armée rouge, président du Soviet de Petrograd, emprisonné ou déporté par le tzar, exilé par Staline, Trotsky demeure le même combattant pour la même cause : la révolution prolétarienne, l'émancipation de tous les opprimés, l'édification d'une société socialiste sans classe.

« Il faut être fidèle à notre patrie dans le temps », répétait-il souvent. Il n'est pas interdit de discerner un grain de regret dans cet aphorisme. Cet homme, qui préfigurait dans sa personne, plus qu'aucun autre, le citoyen de la future société socialiste, né dans un monde où l'exploitation de l'homme par l'homme ne sera plus qu'un souvenir difficile à comprendre, développant sans entrave toutes les potentialités d'une personnalité soustraite à l'aliénation inéluctable pour les hommes de notre temps — cet homme, plus que personne, savait qu'un militant révolutionnaire doit inéluctablement concentrer, restreindre le champ de son action et de sa pensée aux objectifs qu'il s'est fixé, sacrifiant délibérément en lui d'innombrables virtualités. « Laissons ce problème à nos petits-enfants, qui ne manqueront pas d'être beaucoup plus intelligents que nous », disait-il aussi, quand on soulevait devant lui un problème actuellement hors de portée. Exceptionnellement, pourtant, il se laissait aller à sortir des problèmes actuels, à imaginer certains traits de la société socialiste — comme dans « Littérature et Révolution », ou encore, pour un moment, en répondant aux questions de la Commission Dewey d'enquête sur les procès de Moscou. Ses remarques à cet égard comptent parmi les plus profondes, elles sont celles qui vont le plus loin de tout ce que les marxistes ont écrit sur un sujet dont, par définition, l'essentiel nous échappe.

Avec quelle puissance inégalable il savait se concentrer sur la tâche à laquelle il avait consacré sa vie, c'est ce dont attestent les témoins. Voici ce qu'écrit l'un d'eux :

« Dans la vie quotidienne, cette puissance de volonté se dépensait dans un travail sévèrement organisé. Le moindre dérangement non motivé l'irritait à l'extrême : il haïssait les conversations décousues, les visites non annoncées, les retards ou les lacunes dans l'exécution des engagements. À coup sûr, il n'y avait rien de pédant dans tout cela. Si une importante question venait se poser, il n'hésitait pas un seul instant à changer tous ses plans, mais il fallait qu'elle en vaille la peine. Si elle avait le moindre intérêt pour le mouvement, il aurait donné sans compter toute son énergie et tout son temps, mais il se montrait on ne peut plus avare de ces derniers lorsque l'insouciance, la légèreté ou la mauvaise organisation des autres menaçaient de les gaspiller en pure perte. Il amassait les plus petites parcelles de temps, la matière la plus précieuse dont la vie soit faite. Toute sa vie personnelle était rigidement organisée en fonction de la qualité que l'on appelle l'unité de but. Il avait établi une hiérarchie des tâches, et menait à bonne fin quoi que ce soit qu'il entreprenne...

Trotsky a mis dans ses livres sa personnalité tout entière. Le contact personnel avec l'homme lui-même ne modifiait pas le portrait qui surgit à la lecture de ses œuvres, mais l'accentuait, le rendait plus précis : passion et raison, intelligence et volonté, le tout poussé à un degré extrême, mais en même temps se fondant l'un dans l'autre. Dans tout ce que

Trotsky fit on a l'impression qu'il engagea tout son être. Il répétait souvent les paroles de Hegel : « Rien de grand n'est fait dans ce monde sans passion » ; et il n'avait que du mépris pour les Philistins qui reprochaient leur « fanatisme » aux révolutionnaires. Mais l'intelligence était toujours présente, en harmonie miraculeuse avec le feu. Impossible de rêver découvrir un conflit : la volonté était indomptable parce que l'esprit voyait très loin. Il faudrait citer Hegel encore une fois : « La volonté est un mode spécifique de la pensée. »

Cette volonté inflexible, cette inlassable persévérance, nourries d'une confiance absolue en la perspective historique qu'il s'était assimilée dès sa jeunesse, la perspective de la révolution mondiale, trouva son application suprême dans les dernières 17 années de sa vie ; celle où, abandonnant volontairement le pouvoir pour ne pas devenir l'instrument de la bureaucratie qui s'y installait, il organise la résistance de l'avant-garde prolétarienne à la contre-révolution stalinienne ; celles durant lesquelles il dirige la lutte de l'opposition de gauche, puis jette les fondements de la Quatrième Internationale.

De Président du premier Soviet que l'histoire ait connu, le Conseil des députés ouvriers de Petrograd en 1905, de l'organisateur de l'insurrection d'Octobre 1917, du fondateur de l'armée rouge, ou de l'exilé pourchassé, préparant un avenir révolutionnaire qu'il sait qu'il ne verra point, c'est sans doute cette dernière image de Léon Trotsky que la mémoire des hommes retiendra et placera au-dessus de toutes les autres ; c'est celle qui offre la plus haute leçon aux révolutionnaires du XXe siècle, dont la qualité suprême est de savoir aller contre le courant.

Le trait caractéristique du philistin petit-bourgeois, aujourd'hui plus que jamais, c'est sa tendance invincible à s'incliner dans le fait accompli, devant les hommes au pouvoir, devant les vainqueurs de l'heure — et à s'employer tout naturellement à justifier théoriquement cette victoire.

Combien de pesants ouvrages consacrés à justifier « historiquement » les procès de Moscou ? C'est ainsi que dans « Humanisme et Terreur », M. Merleau-Ponty, il y a seulement dix ans, s'employait à démontrer que Boukharine, en avouant des crimes monstrueux qu'il n'avait pas commis, n'avait pas cédé à une pression irrésistible, mais avait obéi à la raison historique. Trotsky, lui, avait perdu le sens de l'histoire. Depuis quand ? Depuis 1923, bien sûr ! Depuis qu'il avait quitté le pouvoir. Staline avait raison, puisqu'il avait vaincu. Qu'ajouter à cela ?

Depuis, Staline est mort, et M. Merleau-Ponty a cessé l'apologie du stalinisme pour celle du héros des « bourgeois intellectuels », M. Pierre Mendès-France, baptisant, on ne sait pourquoi, « Aventures de la dialectique » ses propres mésaventures ; peut-être parce que la même dialectique qui l'inclinait en 1946 devant Staline à l'apogée de sa puissance l'en écartait en 1953. Mais quelle poubelle sera assez grande pour entasser tous les volumes imprimés « justifiant » le stalinisme et condamnant Trotsky au nom des mêmes critères ?

De fait, pendant ces dix-sept années de lutte contre la bureaucratie thermidorienne, Trotsky n'essuya, en apparence, que défaite sur défaite. L'opposition de gauche fut exclue du Parti, puis exterminée ; les vieux bolcheviks, les compagnons de Lénine, les artisans d'Octobre 1917 capitulèrent les uns après les autres devant le chef de la bureaucratie thermidorienne, sans pour cela échapper finalement au coup de revolver

dans la nuque. Par milliers, des militants de l'opposition bolchévique-léniniste russe, refusant de capituler, furent exterminés dans les prisons et dans les camps, sans que l'on sût même le lieu et l'heure de leur mort. Par milliers de tonnes, l'appareil stalinien répandit dans toutes les langues, les plus monstrueuses calomnies contre Trotsky. Il vit périr successivement ses quatre enfants, victimes de la haine vigilante de Staline.

Expulsé d'un pays après l'autre, il dut se réfugier finalement au lointain Mexique, après avoir craint de voir pour lui « la planète sans visa ». Mais rien ne le fit se détourner, fut-ce pour un instant, de l'accomplissement de sa tâche révolutionnaire.

Une conduite aussi incompréhensible pour le philistin se fondait sur une compréhension profonde du processus historique, et de son mécanisme. La révolution prolétarienne mondiale est la loi de notre époque ; mais elle ne se développe pas de façon rectiligne ; elle a ses flux et ses reflux, qui échappent à la volonté des individus qui y participent. Dans une époque de réaction triomphante, à moins de passer à l'ennemi, le révolutionnaire ne peut que subir avec sa classe les conséquences de la défaite, jusqu'aux plus extrêmes. C'est ainsi, et ainsi seulement — en ne perdant jamais le fil des événements ; en analysant pas à pas le triomphe momentané de la réaction, ses causes, ses limites, et ses contradictions internes, qui annoncent le nouvel essor de la révolution ; en sauvegardant la moindre parcelle de l'héritage théorique de la doctrine marxiste, que les philistins de tout poil s'efforcent naturellement de rendre responsable du reflux ; en l'enrichissant sans cesse par l'analyse des nouveaux événements — qu'il est possible dans une telle période, de préparer l'avenir. Cette tâche, Trotsky l'a remplie au suprême degré. Son analyse de la dégénérescence de l'URSS, du stalinisme, phénomène transitoire né de grandes défaites de la révolution prolétarienne et que son nouvel essor balaiera, restera peut-être sa contribution la plus décisive du marxisme.

Aujourd'hui, nous assistons au début de ce nouvel essor de la révolution qu'il avait annoncé, incomparablement plus ample que ceux qui l'ont précédé. Ce qu'il a semé, il nous appartient de la récolter.

Gérard Bloch, La Vérité, supplément au n° 469, 19 septembre 1957.

*Au moment où d'innombrables militants recherchent, sous la gangue du révisionnisme stalinien, le bolchevisme authentique, et s'efforcent d'en sonder la validité actuelle, la réédition de « Bolchevisme et Stalinisme » sera certainement utile. Nous y avons joint « Le régime communiste aux États-Unis ». Cet article inédit en français, au moins sous forme imprimée, est paru pour la première fois dans un journal américain en 1935. Trotsky, tout en donnant libre cours à son sens de l'humour, y démontre que les traits repoussants de la Russie stalinienne lui viennent de la Russie tzariste arriérée ; les pays avancés ne les connaîtront pas, lorsque la révolution socialiste y aura vaincu. En lisant cet article, il est bon de se souvenir qu'il a été écrit alors que les USA sortaient à peine de la crise économique commencée en 1929.*